L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Conventions Cotonnières.

Les deux grandes conventions cotonnières qui viennent de se tenir à Memphis, Tennessee, et à la Nouvelle Orléans, celles de l'Association des Cultivateurs de Coton du Sud et de l'Union Coopérative des Fermiers, ont une portée qui n'échappera à personne. Elles ont tout d'abord l'avantage de réunir pour échanger des vues et étudier des plans d'amélioration des hommes engagés dans le même genre de culture, dont les intérêts sont pour ainsi dire solidaires, et dont l'action concertée peut donner de sérieux résultats, tandis que leurs efforts individuels resteraient infructueux.

Ces réunions servent aussi à mettre en rapports plus étroits les producteurs et les négociants qui leur servent d'intermédiaires pour l'écoulement de leurs récoltes.

S'il est utile, en effet, que les cultivateurs s'unissent, se mettent en relations et organisent des réunions pour discuter et arrêter les moyens d'améliorer leur situation, il est non moins utile qu'ils s'accordent aussi complètement que possible avec les négociants dont, en somme, ils ne peuvent se passer.

Car après que le cultivateur a recueilli son coton, l'a préparé, emballé et emmagasiné, il lui faut l'intermédiaire qui le lui achètera pour l'expédier aux fabriques.

Il est donc bon que les cultivateurs des campagnes, qui produisent, soient en relations aussi fréquentes et étroites que possible, s'accordent entièrement avec les négociants des villes dont ils alimentent le commerce. Et à ce titre les conventions qui se tiennent dans les grands centres comme Memphis et la Nouvelle-Orléans sont incontestablement de la plus grande utilité.

Ce sentiment d'accord, d'entente, entre les producteurs et les commerçants s'est manifesté à la convention de Memphis, sous la forme d'une résolution tendant à l'institution d'une association nationale qui comprendrait tous les intérêts cotonniers, à laquelle pourraient appartenir les cultivateurs, les négociants et les fabricants.

Cette proposition a été accueillie avec faveur, et il ne serait pas surprenant qu'elle prît une forme tangible d'ici peu. En tout cas, le seul fait qu'elle a été discutée par les délégués à la convention de l'Association des Cultivateurs de Coton du Sud est assez important pour permettre de prévoir une union prochaine de tous les intérêts cotonniers des Etats-Unis.

Le programme de la convention que les membres de l'Union Coopérative des Fermiers ont tenu à la Nouvelle Orléans était plus étendu, tout en ayant également pour but, bien entendu, d'améliorer la situation des cultivateurs. Il a été nommé à cette convention un comité dont la mission sera d'étudier un plan d'emmagasinage du coton à divers points du Sud, pour l'y conserver jusqu'au moment où le prix sera jugé suffisamment rémunérateur.

Les cultivateurs comptent, paraît-il, sur ce moyen pour obtenir un prix plus élevé de leur produit. En même temps une résolution invitant les planteurs à réduire leur culture de 25 pour cent a été adoptée.

Comme on s'y attendait, la convention des Fermiers a dénoncé énergiquement les sinistres exploits des *night riders*, qui sèment la terreur dans les campagnes, et les délégués ont promis leur concours pour y mettre fin. Il est à souhaiter qu'ils réussissent.

Les Déclarations de Guillaume II.

Le "Temps" de Paris relate comme suit la fameuse interview de l'empereur allemand publiée par un journal anglais :

Le "Daily Telegraph" publie ce matin les déclarations qu'un diplomate aurait, dit-il, reçues de l'empereur d'Allemagne. Le journal anglais dit que l'autorité de la source dont il tient cette communication ne saurait être mise en doute. Etant donné les sujets traités dans cette conversation, il est probable qu'elle a eu lieu il y a déjà quelques mois.

Guillaume II parle d'abord de son amitié pour l'Angleterre.

Vous, Anglais, êtes fous, fous comme des lièvres de mars. Pourquoi vous laissez-vous aller à des soupçons indignes d'une grande nation ?

Que pourrais-je faire de plus que je n'aie déjà fait ?

J'ai déclaré aussi nettement que je l'ai pu, dans mon discours du Guildhall, que mon cœur est à la paix, que mon vœu le plus cher est de vivre avec l'Angleterre dans les meilleurs termes possibles.

N'ai-je pas tenu parole ?

La fausseté, le mensonge sont étrangers à ma nature. Les actes devraient parler par eux-mêmes, mais vous ne prêtez l'oreille qu'à ceux qui les interprètent faussement et les dénaturent.

Je considère cette attitude comme une insulte personnelle.

Etre à perpétuité mal jugé, voir mes offres répétées d'amitié examinées avec des yeux jaloux et défiants, met ma patience à bout.

J'ai répété dix fois pour une que je suis un ami de l'Angleterre, et votre presse, tout au moins une grande portion de votre presse, demande au peuple anglais de refuser la main qui lui est tendue et insinue que mon autre main tient un poignard. Comment puis-je convaincre une nation contre sa volonté ?

Je répète que je suis l'ami de l'Angleterre, mais vraiment vous me rendez cette affirmation difficile.

Ma tâche n'est pas des plus aisées, les sentiments prévalant dans une grande partie de la basse classe et de la classe moyenne de mon peuple n'étant pas amicaux pour l'Angleterre; donc c'est une minorité seulement qui, dans mon propre pays, reçoit mes paroles, une minorité composée à la vérité des meilleurs éléments, de même qu'en Angleterre, c'est une minorité qui est bien disposée envers l'Allemagne. C'est une autre raison pour laquelle je vous en veux de refuser ma parole quand je vous affirme mon amitié pour votre pays.

Je lutte sans cesse pour améliorer les relations anglo-allemandes, et vous ne savez que répliquer que je suis votre ennemi. Pourquoi ?....

Le diplomate ayant fait remarquer à l'empereur que toute l'Europe, et non pas seulement l'Angleterre, avait désapprouvé la politique allemande au Maroc, et notamment l'envoi à Fez de M. Vassel, Guillaume II répondit :

C'est bien là un exemple excellent de la façon dont les actes de l'Allemagne sont dénaturés.

Ainsi, en ce qui concerne le voyage du docteur Vassel, le gouvernement allemand, en l'envoyant à Fez, désirait seulement que les intérêts particuliers des sujets allemands, abandonnés sans protection dans cette ville, fussent enfin surveillés.... Et pourquoi ne l'aurions-nous pas envoyé à Fez ?....

Ceux qui reprochent à l'Allemagne d'avoir insidieusement gagné la France de vitesse savent-ils qu'un représentant consulaire français était déjà depuis plusieurs mois fixé à Fez quand le docteur Vassel prit le chemin de cette cité ?

L'empereur continue sur la question du Maroc :

Passons maintenant à la reconnaissance de Moulaï Hafid.

La presse européenne a déclaré, avec beaucoup d'âpreté, que l'Allemagne n'aurait pas dû parler de reconnaître le nouveau sultan, tant que ce dernier n'aurait pas notifié son acceptation complète de l'acte d'Algésiras.

Ma réponse est que Moulaï Hafid avait notifié aux puissances sa résolution d'accepter les obligations contractées par son frère, des semaines avant que la bataille qui devait lui donner la victoire fût livrée ; il adressa, dès le milieu de juillet, une communication identique aux gouvernements d'Allemagne, de France et de Grande-Bretagne. Dans cette communication, il déclarait qu'il reconnaissait les contrats de tout ordre souscrits par Abd el Aziz durant son sultanat.

Le gouvernement allemand a vu dans cette communication l'expression définitive et autorisée des intentions de Moulaï Hafid. Par conséquent, il a considéré qu'il n'avait aucune raison d'attendre de lui une seconde communication avant de le reconnaître comme sultan de fait du Maroc.

Le diplomate, vraiment très judicieux, qui renseigne le "Daily Telegraph", fit remarquer alors que des journalistes allemands, nombreux et influents, avaient interprété de toute autre façon la politique impériale. L'empereur lui répondit :

Dans tous les pays existent de malfaisants personnages. Je ne veux pas essayer de déterminer leur capacité réelle pour le mal, mais les faits sont tels que je les ai établis.

Rien dans l'attitude de l'Allemagne au regard du Maroc ne peut contredire les déclarations que j'ai faites de mon amour de la paix au Guildhall et dans mon dernier discours de Strasbourg.

Guillaume II revint alors à son thème favori, son amitié pour l'Angleterre, et montra par des faits qu'elle était réelle :

On croit communément en Angleterre que durant toute la guerre sud-africaine, l'Allemagne s'est conduite de façon hostile. Sans aucun doute, l'opinion allemande était hostile, l'opinion individuelle était hostile, mais l'Allemagne officielle l'était-elle?....

Mais demandez à mes critiques de dire pourquoi la tournée européenne entreprise par les délégués boers, anxieux de gagner l'Europe à leur cause, fut soudainement arrêtée.

Les délégués boers furent fêtés en Hollande, la France les accueillit avec enthousiasme; ils désiraient venir à Berlin et le peuple allemand les eût couronnés de fleurs, mais lorsqu'ils me demandèrent de les recevoir, je leur opposai un refus.

Aussitôt l'agitation s'éteignit et la délégation revint chez elle les mains vides.

Etait-ce bien là le complice secret d'un ennemi ?

De plus, lorsque la guerre battait son plein, le gouvernement allemand fut invité par les gouvernements de France et de Russie à intervenir auprès de l'Angleterre pour la sommer de terminer les hostilités.

Le moment était venu, disaient ces gouvernements, non seulement de sauver les républiques boers, mais encore d'humilier l'Angleterre, de la coucher dans la poussière.

Quelle fut ma réponse ?

Je répondis que loin de participer à une action européenne destinée à précipiter la chute de l'Angleterre, l'Allemagne se tiendrait toujours à l'écart des entreprises qui pourraient la brouiller avec une puissance maritime telle que l'Angleterre.

La postérité connaîtra un jour les termes exacts du télégramme maintenant conservé aux archives du château de Windsor, dans lequel je portais à la connaissance du souverain de l'Angleterre la réponse que j'avais faite aux puissances méditant la ruine britannique.

Les Anglais, qui maintenant m'insultent en mettant en doute ma parole, devraient savoir quelle fut ma conduite à l'heure de l'adversité.

Ce n'est point tout : en décembre 1899, au jour même de votre semaine noire, lorsque les désastres suivaient les désastres en succession rapide, j'ai reçu de la reine Victoria, ma grand'mère vénérée, une lettre qu'elle avait écrite avec des pensées de deuil et d'affliction, portant les traces manifestes des anxiétés qui dévoraient son esprit et sa santé.

Aussitôt, je lui répondis de façon sympathique. Je ne m'en tins pas là ; je priai l'un de mes officiers de déterminer aussi exactement que possible l'effectif des deux armées qui se combattaient dans le sud de l'Afrique et la position présente de ces deux armées. Avec les statistiques qui me furent soumises, je déterminai le plan de campagne qui me parut le meilleur, et le soumis aux critiques de mon état-major général. Je le dépêchai en Angleterre et ce document figure lui aussi dans les papiers d'Etat de Windsor, attendant le verdict impartial de l'histoire.

Coïncidence curieuse : permettez moi d'ajouter que le plan par moi établi suivait à peu près les mêmes lignes que celui dont lord Roberts assura l'exécution.

Dans cette circonstance, me suis-je comporté comme un homme qui désire faire à l'Angleterre du mal ? Que les Anglais soient justes et qu'ils répondent.

Si l'Allemagne ne se préoccupe pas de l'Angleterre, d'où vient, demanda le diplomate, qu'on lui demande sans cesse de nouveaux impôts pour accroître sa marine ?

Ma réponse est claire, dit Guillaume II.

L'Allemagne est un empire jeune et en train de grandir ; il a un commerce mondial qui s'étend rapidement, un commerce auquel l'ambition légitime des Allemands patriotes se refuse à assigner aucune borne.

L'Allemagne doit avoir une flotte puissante pour protéger ce commerce et les intérêts de tous ordres qui sont les siens dans les mers les plus éloignées. Elle espère que ces intérêts ne cesseront de grandir ; elle doit être en mesure de les défendre virilement dans tous les coins du globe.

L'Allemagne a la tête dressée vers l'avenir : son horizon s'étend fort loin ; elle doit s'être préparée à parer à tout événement en Extrême-Orient. Qui peut prédire les événements dont le Pacifique peut être le théâtre, dans des jours à venir, moins éloignés peut-être que nombre de gens ne le supposent ?

Considérez les succès du Japon, songez au réveil national de la Chine, et jugez alors des vastes problèmes dont le Pacifique est chargé. Les seules puissances qui possèdent de grandes marines seront écoutées avec respect, quand l'avenir du Pacifique réclamera une solution. Quand ce ne serait que pour cette raison, l'Allemagne devrait avoir une flotte puissante.

Il se peut du reste que l'Angleterre elle-même soit heureuse un jour d'avoir une flotte allemande à ses côtés, lorsque les grandes nations parleront ensemble dans les grands débats qui s'ouvriront.

"Telle est, ajoute le diplomate du "Daily Telegraph", la substance des déclarations de l'empereur. Les paroles que j'ai rapportées, il me les a adressées avec tout le sérieux qui est sa caractéristique, lorsqu'il s'explique sur des sujets qui lui tiennent au cœur, et qui ont sollicité ses profondes réflexions."

THEATRES.

ORPHEUM.

Parmi les amusants numéros du programme de vaudeville de l'Orpheum un des plus applaudis est celui du jongleur W. S. Harvey et de ses partenaires. Ils sont d'une habileté extraordinaire.

En tête du programme de la semaine prochaine est inscrite une nouvelle saynète, "The Lobbyist," jouée par Patrice et sa troupe.

Il comprend aussi les numéros de Delmore et Lee, des athlètes de première force, les comédiens Sager Midgley et Miss Gertie Carlisle, les acrobates Tony Wilson et Mlle Heloïse, les sœurs Amoros, des gymnastes de Paris, Lillian Laville et Robert Sinclair, chanteurs et danseurs.

TULANE.

La série des représentations de "The Merry Widow" tire à sa fin à la Nouvelle-Orléans et le succès est aussi grand qu'au début. Les deux dernières représentations de cette charmante opérette sont données aujourd'hui. Comme d'ordinaire la matinée est à prix populaires.

Parmi les artistes qui se distinguent particulièrement dans cette pièce il faut citer Charles A. Pusey, qui tient le rôle de l'ambassadeur Popoff.

La semaine prochaine "The Thief", le grand succès de la saison, avec une troupe de premier ordre.

CRESCENT.

Le concours de danse "buck and wing" a obtenu un immense succès hier soir au Crescent, au cours de la représentation du fameux drame qui a pour titre "In Old Kentucky".

Dimanche soir "Lola from Berlin", une comédie musicale qui a obtenu un succès phénoménal à New York. La célèbre Corinne y tient le rôle principal, qui est délicieux.

Football à cheval—Les Cowboys contre les Peaux-Rouges.

Le Cirque de Buffalo Bill.

C'est ce soir à huit heures que commence la série de cinq représentations que donne le cirque de Buffalo Bill à la Nouvelle Orléans.

C'est au champ de course du Parc de Ville que seront installés ce matin les centaines d'hommes et de chevaux de l'organisation à leur arrivée du nord-ouest par voie de la Californie et du Texas. Il y aura deux représentations le samedi et deux le dimanche, à deux heures de l'après-midi et à huit heures du soir.

A chaque retour du cirque du célèbre colonel, le public constate de nouvelles additions, toujours intéressantes. Ses cavaliers, qu'il tire de toutes les parties du monde, sont d'une merveilleuse adresse, et ils n'ont certainement pas de supérieurs. Rien n'égale, pour les amateurs d'équitation, les exercices des cowboys, des indiens, des cosaques, des cavaliers militaires de diverses nations.

L'attaque d'un train, des exercices militaires, des scènes de la vie des grandes plaines et de la frontière, etc., sont autant d'autres attraits qui font du cirque de Buffalo Bill le premier du genre.

L'Affaire de la Banque Colonial.

Les débats dans l'affaire de la Colonial Bank and Trust Company, dont la liquidation est demandée à la cour civile de district, ont été repris hier matin devant le juge St-Paul.

L'avocat Titche, représentant les plaignants, a demandé la lecture des minutes de séances du conseil d'administration de la banque indiquant les prêts faits aux membres, mais l'avocat de la défense a protesté, et le juge lui a donné gain de cause.

M. Jos P. Butler, vice-président et caissier de la German-American Savings Bank, a déposé. Il a dit que M. Friedrichs, président de la Colonial Bank, avait demandé un emprunt à la German-American, afin de protéger les déposants.

M. Butler a examiné le portefeuille de la Colonial offert en garantie et a recommandé un prêt de $150,000. Le prêt a été autorisé, plutôt pour sauver la Colonial Bank que comme une opération financière, à la condition que la liquidation serait entreprise immédiatement et que la German-American Bank serait l'agent des liquidateurs.

Chute Fatale.

John Hatten, un nègre qui conduisait un camion sur la levée au pied de la rue Conti, est accidentellement tombé de son siège hier matin et s'est fracturé le crâne.

L'ambulance a été promptement mandée, mais Hatten est mort avant l'arrivée des étudiants en médecine. Son corps a été transporté à la morgue.

L'Alliance Franco-Louisianaise.

Du l'Enseignement du Français.

Inauguration d'un cours de français dans quatre écoles publiques.

Le cours de français de l'Alliance Franco-Louisianaise de l'Enseignement du Français a été inauguré hier dans quatre écoles publiques de la Nouvelle-Orléans, dans des conditions qui permettent de croire que l'entreprise est en bonne voie et obtiendra un succès complet.

Des cérémonies ont eu lieu dans ces quatre écoles, La Salle, McDonogh Nos 15, 7 et 18.

A la première MM. Chas T. Soniat, E. Ecuyer et G. A. Rivière, avaient été délégués par l'Alliance pour l'inauguration.

MM. Soniat et Rivière ont pris la parole et rappelé que l'école avait été nommée d'après le fondateur de la Ville. Sous un tel patronage l'enseignement du français ne peut que s'y développer. Ils ont vivement engagé les enfants à profiter de l'occasion qui s'offre à eux d'apprendre la langue de leurs ancêtres.

Dans cette école 265 enfants se sont fait inscrire pour le cours de français.

Très intéressantes ont été les cérémonies aux écoles McDonogh 15 et 7, qu'ont présidées le vice-consul de France M. Langlais, MM. J. M. Vergnolle, S. Boy, J. Buisson et Marcolan.

M. Vergnolle a souhaité la bienvenue aux 250 enfants de l'école No 15 inscrits au cours de français.

A l'école McDonogh No 7, un comité composé de MM. Ledoux, Godchaux et Allgayer était présent.

M. Ledoux a fait une allocution dans laquelle il a exposé le but de l'œuvre.

Une agréable surprise attendait le comité composé de MM. Paul Gelpi, A. Oehmichen et M. Damour à l'école McDonogh No 18.

L'édifice avait été décoré de plantes et d'un superbe bouquet offert à l'Alliance par M. E. Pons.

Les enfants au nombre de 200, portant des drapeaux américains, ont défilé devant les membres du comité. Une petite fillette de huit à neuf ans a fait une charmante allocution et a présenté un bouquet au maire Behrman qui assistait à la cérémonie.

M. H. L. Zender, président du Club des Parents, a présenté M. Alfred Emichen, qui a prononcé le discours de circonstance.

Le maire Behrman a pris ensuite la parole et a exprimé ses meilleurs souhaits pour le succès de l'entreprise. Il a donné au comité l'assurance de son concours pour la réussite de l'œuvre de l'Alliance Franco-Louisianaise de l'Enseignement du Français.

Tremblement de terre.

Sedalia, Mo., 12 novembre — Deux légères secousses sismiques ont été ressenties aujourd'hui dans le Missouri.

Les portes et les fenêtres ont été violemment ébranlées, mais il n'y a pas eu de dégâts.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 102 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XXVII

EN WAGON

Suite.

—Hier, monsieur ?

—Oui, madame, hier, et aussi dans un temps beaucoup plus éloigné.....

—Quand donc ?.....

—Il y a une vingtaine d'années environ, en des circonstances particulièrement douloureuses pour moi... N'êtes-vous pas madame la marquise d'Orville ?

—En effet, monsieur.

Elle n'insista pas.

Cependant sa curiosité était violemment surexcitée.

Quelles étaient ces circonstances si pénibles dans lesquelles le nom d'Orville avait été prononcé devant ce voyageur qui semblait dans une position enviable.

Elle demanda :

—N'ai je pas entendu dire tout à l'heure que vous allez à Sablaines ?.....

—En effet, madame.

—J'y vais moi-même.

Elle ajouta :

—Oh ! mon Dieu, pour une cause qui ne devrait pas m'intéresser personnellement, et pour laquelle j'ai néanmoins l'intention de me livrer à certaines recherches.....

La conversation tomba.

L'express stoppait à Rambouillet.

Un officier monta dans le compartiment de Jacques Rousset, mais comme il allumait un cigare, il salua les deux dames et s'en alla le fumer dans le couloir.

L'entretien put donc reprendre sans autre témoins que Marie-Anne, et pour mettre son voisin à l'aise, Marguerite Restaud lui dit en montrant sa dame de compagnie:

—Je n'ai pas de secrets pour elle.

Jacques Rousset contemplait avec une admiration mêlée d'étonnement cette femme charmante au visage ouvert, plein de franchise, et il se disait :

—C'est la marquise d'Orville, la petite-fille de Restaud l'assassin ! Est-ce possible ?

Et, en effet, la scène de la veille, ou plutôt cette scène et les aveux de Jean Guénec l'avaient transformée.

Elle entrevoyait un autre avenir que celui dont quelque temps auparavant, elle avait peur.

Pourquoi d'ailleurs se sentait-elle prise d'une irrésistible sympathie pour cet étranger qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à peine quelques instants ?

Pourquoi lui-même se sentait-il attiré vers cette grande et belle marquise, comme si tous deux, elle et lui, ils dussent coopérer à une même œuvre, être réunis par quelque événement providentiel.

Il dit :

—Je m'appelle, madame la marquise—car il faut bien que je me présente moi-même puisque je n'ai personne pour me rendre ce grand service—Jacques Rousset, marquis de Villas.

—N'êtes vous pas l'acquéreur de Sablaines ?.....

—En effet.

—J'avais entendu prononcer votre nom.

—Par qui ?

—Par le baron de Breux, votre vendeur.

—Vous le connaissez ?

—Depuis longtemps.

Il y eut un silence au bout duquel la marquise expliqua sèchement :

—M. de Breux était un camarade de mon mari au collège et au régiment.... Moi, je n'ai jamais eu la moindre sympathie pour lui....

La conversation fut interrompue de nouveau, et lorsque le train quitta Maintenon, Rousset dit en souriant :

—Tenez, je veux vous conter une curieuse histoire, la mienne.

Brusquement il demanda :

—Savez-vous l'espagnol ?

—Très bien.

—Comme ça se trouve. Personne ne surprendra nos secrets.

Il expliqua rapidement son départ de France, vingt plus tôt, à la suite d'un grand chagrin, l'enlèvement d'une femme adorée — sa situation précaire après une jeunesse de pauvre, d'orphelin sans ressources et sans parents, l'amitié du marquis de Villas pour lui, sa mort dans un âge très avancé et son testament.

Il conclut :

—Et voilà comment, moi, un pauvre diable, battu par tous les mauvais vents de l'adversité, besogneux malgré mes efforts pour sortir d'embarras, j'ai été quitté par une femme que j'adorais, parce qu'elle ne pouvait supporter la gêne dont je ne pouvais la sortir et que je n'avais d'ailleurs jamais réalisé son idéal ; comment aussi l'inconstante fortune m'a consolé de mes chagrins, comment elle a fait du chantre de l'église Saint-Séverin, de l'expéditionnaire de la maison Berthaudier frères....

—Je les connais.

—Du figurant de Cluny, un marquis possesseur d'un des grands noms de l'Espagne, dont je ne tire pas vanité, du reste; comment je suis à la tête d'une fortune colossale, dont je ferai profiter tous ceux que j'aime et qui m'entourent.....

Il ajouta :

—Et, cependant, je ne serai vraiment heureux que le jour où j'aurai retrouvé l'enfant, une grande fille aujourd'hui, que, par vengeance, dans un jour de colère folle, j'ai enlevé à la malheureuse qui m'avait trahi....

—Son nom ?

—Hélène Ambert.

Marguerite Restaud regardait avec une sorte de tendresse et de douce compassion ce compagnon que le hasard plaçait auprès d'elle, et qui poursuivait le même but, qui formait les mêmes projets et s'acharnait à la recherche de la même fugitive.

C'était le mari de cette Hélène qui se mourait de chagrin à la villa des Glycines.

C'était le malheureux que le désespoir de son abandon avait contraint à s'expatrier.

Elle lui demanda :

—Vous connaissez l'amant de de votre femme ?

—Je ne le connais pas, mais je connais son nom.

Il dit lentement :

—C'est M. André d'Orville, votre mari, madame la marquise !

Elle reprit au bout d'un instant :

—Vous le haïssez ?

Il secoua la tête.

—Jadis, dit-il, j'ai eu des mouvements de rage et de haine. J'ai maudit celui qui m'avait outragé sans me connaître parce que j'en ai souffert cruellement, aujourd'hui, je ne songe qu'à Noëlla.... Elle est la seule créature de bien pour laquelle je me sens une tendresse si profonde que je donnerais tout pour elle, afin de racheter, fût-ce au prix de mon sang, chacune des larmes qu'elle a dû verser dans son enfance abandonnée ! Je ne maudis que mon crime, mais pouvais-je prévoir qu'il aurait d'aussi funestes conséquences ?

Il raconta à la marquise la mort de Marthe Lecoz, une jeune fille exquise, d'un angélique dévouement, la disparition de l'enfant qui lui avait été confiée, et la fin sinistre de son bourreau, Carlo Benzoni, dans les montagnes.

—Celui-là a rendu ses comptes, dit-il. Quant à Noëlla, je suis sûr qu'elle vit.....

Il ajouta joyeusement :

—Je suis certain même que chaque minute de ce voyage me rapproche d'elle.

Au Mans, Marguerite Restaud et Jacques Rousset étaient devenus des amis.

Elle admirait la franchise, la simplicité, la douceur de cet être si éprouvé qui lui disait :

—Maintenant, je ne hais personne ; je n'ai qu'une passion, celle de l'enfant dont j'ai fait le malheur sans le vouloir et que j'aime autant que si elle était de mon sang, ma propre fille ! Pour les autres, que Dieu les juge ! S'ils ont commis des fautes, ils les ont terriblement expiées.

A Laval, elle n'ignorait aucun des détails de la vie de son compagnon.

Elle connaissait toute son histoire.

Qu'avait-il à cacher de sa vie ?

Elle connaissait aussi celle du marquis de Villas, du vrai, comme disait Jacques Rousset en souriant, de ce grand d'Espagne qui avait fait de ce pauvre garçon contraint si longtemps de gagner son pain quotidien par des travaux ingrats et mal payés, son élève, son disciple et son successeur, qui l'avait façonné de ses mains, transformé à son usage, et, content de son œuvre, s'en était allé dans l'autre monde en lui laissant une fortune qui en faisait un des